

# Bibliographie

Autor(en): **P.V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 43

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183394>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ne pouvait pas guérir de la clavelée!... » Le malade, que la tireuse de cartes prenait pour un nègre, était un mouton! La tireuse de... carottes prescrivait déjà la décoction de fleurs de bonhomme cueillies le jour de la Saint-Jean, à minuit précis et au clair de la lune.

Les prêtres catholiques ont pratiqué l'empirisme en grand par la vente d'objets qui tirent leur vertu de la prière et de l'eau bénite. Cette vente leur procurait et leur procure encore un revenu d'autant plus certain que leur troupeau est moins éclairé. C'est de l'empirisme dans sa véritable acception que ce moyen de traitement, puisque la foi ni la grâce ne sont pas nécessaires; on ne demande pas, par exemple, — nous le croyons du moins, — que la vache qu'on traite par le sel béni ait la grâce et la foi.

Chaque saint a sa recette, tous les maux leurs remèdes, tout jour de l'année sa vertu particulière. Un cierge, acheté dans l'église le jour de la *Chan-deleur*, guérit des écrouelles et des maux de gorge par sa seule application sur le siège du mal; un pied découpé dans du carton et suspendu, accompagné d'un vœu, devant l'autel de la Vierge, guérit des foulures; telle plante cueillie le jour de Saint-Jean-Baptiste s'emploie avec grand succès contre les coupures; chaque famille a une branche de buis, bénie un jour déterminé, dont on asperge la maison les jours d'orage, le troupeau à son départ pour la montagne et la jument qui va mettre bas, etc.

La même idée a présidé à la publication de ces almanachs imbéciles, où tel jour est indiqué *bon à couper les cheveux* et tel autre *bon à semer les carottes*; il en est de même des proverbes météorologiques: *quand il pleut à la Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard* et de tant d'autres choses encore.

L'art, la science, la raison n'ont rien à voir là-dedans; tout cela est basé sur l'expérience; c'est de l'empirisme.

Est-ce à dire que nous admirions sans réserve les médecins? Oh! non; nous les tiendrons à leur tour dans le *Conteur*, depuis le docteur Tant Pis jusqu'au docteur Tant Mieux, depuis M. Trop de Bile jusqu'à M. Trop de Sang. J. D.

#### A propou dâo bocon dè tserpi.

N'ein liaisu voutre n'affèrè que vo no bailli à devenâ, avoué cé bocon dè tserpi ein quiestion. Binsu que sè sont remollâ tandique l'étiont à novion dein lo tunet, mâ po vo derè coumeint cein s'est fé, n'ia pas moïan. Est-te lo coo qu'a eimbrassi la gaupa, âo bin est-te stasse? on ne sâ pas. Noutra petita Francoise, qu'est onna crouïe brequa, dit que c'est lo luron; mâ Jean-Louis, qu'est adé à la tsecagni (po rirè), vâo que sâi la gaillarda, dè façon qu'on ne pâo pas vo repondrè bin âo sù. Se l'estaffier est on djeino polet, la lurena est bin dein lo cas dè l'avâi attaquâ, kâ ia dè cliiâo vilhiès toutou qu'ont la nortse; mâ se l'est on vilho cocardier et que l'autra

sâi galéza, ne caucheno pas lo lulu. Eh! que volliai-vo! l'âi a dâi dzeins qu'ont presque passâ l'âdzo dè mourir que sont onco prâo fous po s'einmoratsi quand bin sont dza mariâ. Vouaiti la fenna à Fifi: l'est tot amoeirâosa dè Jaques, son vòlet, et ne sè pas dein lo mondo coumeint l'a pu eimbéguinâ, cé pourro innoceint, kâ cliia pour Henriette (n'ein pâo pas mé), est destra, destra poueta, et avoué cein, l'est d'on coffo à vo rebouilli l'estoma. Adon accutâ-vâi cein qu'est arrevâ l'autro dzo: Fifi part po lo marsi et quand l'est âo bas dâo veladzo, sè revirè po queri on motchâo de catsetta que l'avâi âobliâ; et que vâi-te ein eintreint à l'hotô?... L'Henriette, su lè dzènao dè Jaques, que sè *repassâvont lo tserpi*. Fifi s'arrête tot court, tant l'étâi ébahi; l'Henriette sè sauvè ein metteint sè duè mans devant lè ge, et lo vòlet atteind on coup dè chaton; mâ Fifi ein a pedi et l'âi dit tot tranquillameint:

— Mâ Jaques!... tè que n'es pas d'obedzi!...

#### Bibliographie.

*Les Pionniers du Club alpin*. Etude historique, par C. MORF, professeur de mathématiques à l'école industrielle cantonale. Lausanne (librairie Rouge et Dubois). Prix 2 francs.

C'est avec le plus vif intérêt que nous avons lu ce charmant ouvrage, qui nous fait suivre pas à pas, avec citations nombreuses et instructives, le développement de l'amour de cette nature alpestre qui nous frappe tous d'admiration.

Nous voyons défilé sous nos yeux les courtes et terrifiantes descriptions des historiens grecs et romains qui ne considèrent nos Alpes que comme le séjour permanent de l'hiver, la patrie des brouillards froids et épais, le pays des abîmes et des précipices interrompant la profonde masse des neiges et des glaciers. La chute de l'empire romain ne modifie pas sensiblement cette manière de voir; pourtant, pendant le moyen-âge, quelques milliers de pèlerins franchissent chaque année les Alpes pour se rendre à Rome ou au Saint-Sépulcre. Des dragons et des serpents énormes habitent, dit-on, les cavernes de nos montagnes; et le Juif-errant parcourt, voyageur légendaire, les Alpes, dont sa légende nous laisse une description des plus curieuses pour cette époque reculée.

Le premier Suisse qui ait donné une véritable description de son pays est Albert de Bonstetten, abbé d'Einsiedeln, qui publia, en 1481, un ouvrage dédié au roi de France, Louis XI. Il n'y avait alors pas une vallée, ni une montagne qui ne fût hantée par des êtres malfaisants: témoin la légende si connue du mont Pilate. Gessner, le premier (1516-65), dissipa les terreurs qui semblaient couvrir d'un voile impénétrable toutes nos Alpes, et fit connaître également les vallées et les sommités du Jura. En 1537, en effet, Gessner fut appelé en qualité de professeur de grec à l'Académie de Lausanne, que le gouvernement de Berne venait de fonder. Les effets de cette nouvelle manière de comprendre les

Alpes furent immédiats; dès-lors les descriptions se succèdent et chacune présente un certain intérêt.

M. Morf nous cite les ouvrages, les analyse et les caractérise en quelques phrases tournées de main de maître. Tschudi, J.-J. Rousseau, Schiller, Goëthe, Gruner, de Rovérea, le général Pfyffer, les frères de Luc, H.-B. de Saussure, Bourrit, Salomon Gessner, Bridel, Keller, Tœpffer, et beaucoup d'autres sont étudiés avec amour par l'auteur, que l'on suit sans fatigue dans ses attrayantes narrations.

En résumé, nous recommandons chaudement l'ouvrage savant et consciencieux de M. le professeur Morf. Que chacun le sache bien: un tel livre est une œuvre de bon citoyen, car il nous fait aimer notre patrie, il nous la fait apprécier; et, en nous rapprochant de la nature, il nous rapproche aussi des cieux.

Nous prédisons aux *Pionniers du Club alpin* un succès de bon aloi: touristes, habitants des villes et des campagnes, hommes d'âge mûr et jeunes gens, tous remercieront l'auteur et l'engageront à poursuivre.

C'est là notre désir le plus sincère. P. V.

Depuis que ses bords sont en mouvement, le lac de Bret est devenu le rendez-vous de nombreux promeneurs. Simples curieux, hommes de science, actionnaires du pneumatique, chacun va voir les effets de l'abaissement des eaux.

Le glissement s'est produit sur toute la rive; en deux endroits, il a atteint et rendu impraticable la route qui longe le bord occidental. Le sol est tourmenté et déchiré par de nombreuses crevasses; sur la surface de l'eau apparaissent pour quelques jours des îles de gazon parsemées de colchiques d'automne.

Les savants, venus pour observer ce cataclysme, discutent les particularités géologiques de la contrée; ceux qui croient l'être, font aussi leurs hypothèses; quelques-uns se demandent, non sans un certain frisson, si une grande cavité n'existe pas sous le sol qui les porte. Quant aux actionnaires, ils calculent le chiffre des indemnités qu'il faudra payer aux propriétaires; du reste, ils se montrent pleinement rassurés; car le glissement était prévu, et il doit contribuer à la réussite de l'entreprise; on assure, d'ailleurs, qu'il s'arrêtera au lieu et au moment marqués par la science des ingénieurs.

Le déchirement du terrain a mis au jour une épaisse couche de *craie lacustre*, substance formée de débris organiques et renfermant encore de nombreux coquillages d'eau douce.

Il y avait fort peu de jours qu'un détenu s'était échappé d'une de nos prisons de district, lorsqu'un autre détenu fut surpris en tentative d'évasion.

Le geolier, déjà fort contrarié du premier cas, se laissa aller dans la plus violente colère au second. Après avoir administré une correction à son pen-

sionnaire, il poussa le verrou et s'écria en patois: *Lé portant lo diabllo qu'on ne pouaïssé jamais avâi affère avoué dâi bravé dzeins perquie!* (C'est pourtant le diable qu'on ne puisse jamais avoir affaire avec des braves gens par-là!)

Un de nos paysans venait de perdre sa femme, qui avait succombé à une longue maladie. Assis près du poêle, il s'entretenait de son malheur avec son voisin Daniel, lorsque le pasteur du village entra. Il venait apporter quelques consolations, quelques bonnes paroles à son paroissien dans l'affliction. Ce dernier, l'œil en larmes, ne savait comment exprimer sa reconnaissance à l'ecclésiastique: « Eh! que vous êtes bon, monsieur le pasteur, que vous êtes bon!... Vous avez déjà tant fait pour ma pauvre femme, et vous venez encore me rendre visite aujourd'hui... je ne sais vraiment pas comment vous témoigner... comment vous dire... »

Et il recommençait ainsi sur le même ton, sans pouvoir achever et ne sachant pas comment témoigner dignement sa reconnaissance à son pasteur.

Daniel impatienté en voyant les hésitations et l'embarras de son voisin, passe derrière et lui plante son coude dans le dos, en disant à demi-voix:

« Sais-tu pas y offri un verre de vin! »

Le tunnel du Saint-Gothard, actuellement en construction, est une des plus importantes entreprises de notre siècle; il aura 14,900 mètres de long, soit 2,700 mètres de plus que celui du Mont-Cenis. Les communications rapides et faciles que ces grands travaux établiront prochainement entre notre pays et l'Italie, feront lire avec intérêt les détails suivants sur la route actuelle du Saint-Gothard, les difficultés et les dangers qu'elle offre pour les voyageurs dans la mauvaise saison.

Déjà vers le milieu de septembre, la route du St-Gothard commence à perdre rapidement de la vie animée et variée qui s'y déploie durant la courte saison d'été. Un mois plus tard, les neiges ont envahi le sol durci par la gelée dans la région élevée du passage et viennent former les premières assises qui serviront de base à la voie étagée des traîneaux. Les pluies qui, en automne, rafraîchissent les vallées, tombent en neige sur les hauteurs. Peu à peu, le blanc linceul de l'hiver s'étend vers la plaine et la route se ferme aux voitures. Longtemps encore, cependant, quelquefois même l'hiver durant, la diligence parcourt librement le trajet d'Altorf à Amsteg, le fond de la vallée restant vierge de neige. C'est en ce dernier endroit, ainsi que de l'autre côté de la montagne, à Airolo, qu'attendent les traîneaux de poste. Les voyageurs sont enveloppés dans d'épais manteaux de peau de buffle et protégés contre toute éventualité par un large tablier de cuir remontant jusqu'à la poitrine. Les sacs aux lettres, les colis, les malles, les effets de toute espèce sont transbordés sur les traîneaux, tandis que la grande voiture postale reste abandonnée et déserte sur le bord du chemin. Dans le premier traîneau prend place le postillon, dans le second le conducteur; ils précèdent la colonne, afin de pouvoir en surveiller la marche. Les chevaux sûrs et éprouvés des autres véhicules suivent sans guide. Si l'un d'eux vient à se relâcher, le voiturier l'excite d'ordinaire en lui lançant une pelote de neige. Lorsque le passage a été com-